

---

## LE DUEL

### PISCATORY - H. DE LATOUCHE <sup>(1)</sup>

Le 8 mars 1831, un petit journal de quatre pages qui, sous le titre de Figaro, commençait la sixième année d'une existence aventureuse, publiait la note suivante : « Il a été inséré dans un de nos derniers numéros, un article touchant une noble dame. L'article a excité la susceptibilité de ses amis. On nous a demandé satisfaction à cet égard et nous l'avons donnée, les armes à la main. Maintenant que notre honorable adversaire n'a plus le droit d'en exiger aucune autre, nous reconnaissons volontiers et pour l'amour des dames que les faits énoncés reposaient sur des renseignements inexacts ».

Les artistes, les étudiants, les gens de lettres, les hommes politiques, abonnés (pour cinq francs par an) ou fidèles lecteurs, chez les libraires et les limonadiers, de l'impertinente gazette, identifiaient sans peine « la noble dame », l'ami susceptible et le rédacteur indiscret : la Comtesse de Périgord, Duchesse de Dino ; Théobald Piscatory et Hyacinthe Thabaud de Latouche, (connu sous le nom de Henri de Latouche).

Mais il fallait relire l'article du 4 mars précédent pour voir se profiler derrière ces trois personnages l'ombre d'un illustre vieillard : le Prince de Talleyrand, ambassadeur à Londres du Roi des Français. L'article intitulé : *Un Lord égratigné*, débutait ainsi :

« Un ambassadeur qui, dans sa jeunesse, a porté la soutane est, dans la vie intérieure, demeuré fidèle à la lithurgie (sic). Ainsi que tout clerc sain de corps et d'esprit a coutume de le faire, il a une nièce auprès de sa personne. Il l'a choisie belle, de grand air, duchesse ou marquise, à n'avoir pendant longtemps pas plus de trente ans pour un bourgeois ».

---

(1) Sources : Archives de l'ambassadeur et Madame Hermite, arrière petite-fille de Piscatory. Archives Fourier de Bacourt, exécuteur testamentaire de la Duchesse de Dino. — Frédéric Jégu. *H. de Latouche*, (1931) et *Le premier Figaro* (1932).

Ces dernières lignes reproduisaient, à peu près, l'appréciation de l'auteur anonyme de la *Biographie des Dames de la Cour et du Faubourg Saint-Germain*, parue en 1826 : « Madame de Dino peut avoir vingt-huit ans (33 en réalité). Elle est jolie et se met avec tant de goût, qu'il est des jours où on ne lui donnerait pas la moitié de son âge. Son portrait, peint par Isabey, fut exposé au dernier Salon. Il attira tous les regards ».

De cette grande dame si séduisante, le caustique chroniqueur ne cachait pas les malheurs privés. Séparée de biens depuis 1818, elle s'était, en 1824, résolue à une séparation de corps dont son mari, aussi courageux que prodigue, avait, le 6 novembre, pris galamment les torts à sa charge. Harcelé par ses créanciers, il vivait maintenant à l'étranger. Se souvenait-elle qu'une dizaine d'années plus tôt, (14 août 1815) il s'était battu en duel, au sabre, avec le jeune Comte Clam-Martinitz (sagement marié, depuis lors, à Lady Selina Meade, fille du Comte de Clanwilliam) et qui, le premier, au Congrès de Vienne, l'avait, confessera-t-elle, « égarée et exaltée ».

Bien que comblée de tous les avantages de la naissance, de la fortune et de l'intelligence, elle se consumait de tristesse et d'ennui, avouant à Vitrolles : « Si vous saviez à quel point je suis malheureuse ! » En vain, pour essayer de la distraire, Talleyrand l'avait-il emmenée près d'Avesnes (Nord), dans cet ancien bien national du Pont-de-Sains, qu'il avait acheté le 18 octobre 1801. Ne négligeant aucun détail, il avait, le 2 mai 1826, posé ces questions à son régisseur, Arnaul d'Arcy : « J'ai complètement oublié comment les domestiques sont nourris à Pont-de-Sains. Y a-t-il dans le voisinage un endroit où ils peuvent aller manger, ou est-on dans l'obligation de les nourrir ? Si on les nourrit, fait-on deux tables, l'une pour les valets de chambre et les femmes, l'autre pour les valets de pied et les gens de l'écurie ? »

Dans cette maison de maître de forges, « toute simple, toute tranquille, sans voisins, sans passants » (dont elle se demandait quel parti pourrait bien en tirer celui qu'elle appelait « le Mont-rond »), la Duchesse de Dino, au milieu de la forêt et devant l'étang, n'avait d'autre ressource que de « rêver », en attendant d'aller prendre les bains de mer à Dieppe. Elle rêvait d'un beau jeune homme, enthousiaste et passionné, qui remplirait le vide de sa vie. Né le 29 septembre 1799, Théobald Arcambal avait été adopté, six mois après sa naissance, par Antoine-Pierre Piscatory, frère de la Marquise de Pastoret. Ses riches parents habitaient à Saint-Brice,

dans la vallée de Montmorency, une propriété voisine de celle que la Duchesse de Dino possédait à Andilly (1).

Comme toute la jeunesse politique et littéraire de son temps, il s'était, depuis 1821, passionné pour la cause de l'indépendance hellénique. Un dessin de lui (fait plus tard, à Athènes) nous montre un large front, de grands yeux, des lèvres un peu fortes, un beau visage, intelligent et fier. Il n'en fallait pas plus pour conquérir un cœur ardent et disponible.

Le 18 octobre 1825, la Duchesse de Broglie avait écrit à Prosper de Barante que son fils Victor « devait ramener (à Broglie) pour quelques jours, M. Piscatory, revenu de Grèce pour chercher des pistolets et des fusils », et qui s'apprêtait à y retourner. « Le retour ajoutait-elle, me paraît plus honorable encore que le départ ».

La Duchesse de Dino se trouvait alors à Aix-en-Savoie, Talleyrand ayant décidé, après le sacre de Charles X, de se rendre dans le Midi, avec la comtesse Tyskiéwicz et avec elle, en passant par la Suisse. Ils s'étaient retrouvés à Marseille, où Piscatory s'embarquait pour apporter aux enfants et même aux adultes grecs « de la poudre et des balles ».

Sept mois plus tard, revenant en France, il recevait de Talleyrand, cette lettre (inédite) : « Paris, 21 juillet 1826 : Je vois que le lazaret est une très bonne place pour écrire les lettres du monde les plus intéressantes. Je vous remercie, Monsieur, de celle que je viens de recevoir. C'est à tout hasard que je vous écris quelques lignes, car j'espère que votre quarantaine est finie et que vous allez montrer bientôt à Monsieur votre père le fils qu'il adore et aux personnes qui ont pris beaucoup d'attachement pour vous un noble, brillant et courageux jeune homme à qui l'on peut souhaiter, avec confiance, beaucoup d'occasions (sic) dans la vie. J'ai l'honneur de vous renouveler, Monsieur, l'assurance de mon bien sincère attachement ».

Le châtelain de Valençay n'avait pas manqué d'inviter dans son domaine du Berry (18.000 hectares) le « brillant » philhellène. Sa visite, terminée le 28 septembre, avait éclipsé celles de Bertin de Veaux, de Montrond, « un peu perclus de rhumatismes », et d'Archambaud de Talleyrand. Nous savons — par Barante, arrivé le surlendemain — la Duchesse de Dino « fort contente de son séjour »,

(1) Nous possédons une lettre inédite où, invitant Sigismond Neukomm, le maître de musique de Talleyrand, elle précise que la voiture publique partant de Paris, rue Neuve-Saint-Denis, à 8 heures, arrive à Soisy à 10 heures et demi. Il n'y a, de Soisy chez elle, « qu'un quart d'heure de promenade ». Le Dr Mège avait, la veille, fait « sans fatigue » ce petit trajet.

demandant au cheval et à la chasse à courre de remplir son besoin de mouvement, d'activité, en attendant de retrouver Piscatory près de Langeais, au château de Rochecotte qu'elle venait d'acheter « pour être chez elle ».

Sur ce grand amour partagé, un orage non désiré se leva en 1827. La Duchesse de Dino, certaine qu'au mois de septembre elle deviendrait mère (elle avait déjà deux fils et une fille) alla cacher à Andilly un état de santé dont Talleyrand, feignant d'en ignorer la cause, s'alarmait auprès de ses familiers. « Je voudrais savoir de vous comment, au premier aspect, vous avez trouvé Mme de Dino », demandait-il à Vitrolles, le 29 avril. Quand, peu après, la dissimulation devint impossible, sa nièce décida de « disparaître », et partit d'abord pour Nérès (où elle reçut, le 11 juin, la visite de la Comtesse Tyskiéwicz) et ensuite pour les Pyrénées. Nous ne la suivrons pas à Bagnères-de-Luchon et Bagnères-de-Bigorre, qu'elle quitta à destination de Bordeaux.

C'est là que, le 12 septembre 1827, Théobald Piscatory, âgé de vingt-neuf ans, propriétaire, demeurant habituellement à Paris, déclara la naissance d'un enfant du sexe féminin, né l'avant-veille, auquel il donna les prénoms d'Antonine, Pélagie, *Dorothee*, Sabine. Témoins : le médecin accoucheur, J.-B. Dupouy, chirurgien du Roi, et Samuel Brauer, homme de confiance de la Duchesse (1).

Talleyrand, continuant à jouer le difficile jeu du secret, avisait ce jour-là son voisin et ami Royer-Collard que : « Madame de Dino étant absente » et l'institutrice de « Pauline », alitée, il ne pouvait aller le voir. La veille il avait écrit à Barante : « J'ai des nouvelles de Mme de Dino qui se repose (sic) deux jours, à Bordeaux ».

Au cours de cet été 1827, les parents de Piscatory cherchaient une propriété. La correspondance de sa mère met fin à la supposition suivant laquelle ils auraient cherché à se rapprocher de Rochecotte. Il résulte, en effet, de ses lettres (inédites) du 8 et du 25 août, à la Comtesse de Balbi, l'amie de Louis XVIII et d'Archambaud de Talleyrand, qu'après avoir voulu acquérir, à soixante-dix lieues de Paris, la terre du Colonel Leroy-Duverger, du Corps Royal d'Etat-Major, le Baron Piscatory avait « passé son temps sur les

(1) Si le nom de Samuel Brauer n'apparaît pas dans *La Chronique*, il figure sous le N. 49 dans la liste (inédite) des 76 personnes auxquelles la Duchesse de Sagan « laissa des legs soit par testament, soit autrement ». Il écrivit, le 15 Octobre 1862, à Bacourt, en lui adressant le reçu de « l'épingle en or et cornaline ». Il ajoutait : « Pour ce qui concerne la reconnaissance de 12.000 francs que Madame la Duchesse a bien voulu souscrire en ma faveur, je l'ai déposée entre les mains de M. Chatelain (le notaire). C'est plus particulièrement dans l'intérêt de la personne à laquelle (en) est destinée la plus grande partie, que je vous prie de me mettre à même de pouvoir accomplir le plus prochainement possible la volonté de Madame la Duchesse. »

routes », et visité, entre autres, un domaine à vendre, près d'Avallon. C'est seulement le 10 mai 1828 que les Piscatory achetèrent, aux confins de la Sarthe et de l'Indre-et-Loire, dans la commune de Chenu, le château et les terres de Chérigny, à une quarantaine de kilomètres de Rochecotte.

Le 25 août 1828, Guizot, en séjour à Broglie, y écrivait à Piscatory : « Dites-moi si, en effet, Mme de D... se trouve vraiment mieux depuis qu'elle est à Rochecotte ; j'ai besoin de le savoir et de le croire. Certainement, j'ai pour elle une véritable amitié et je tiens beaucoup à la sienne ».

Si personne ne soupçonnait la naissance d'Antonine-Dorothée, nul n'ignorait et, en particulier, dans le milieu libéral, la liaison de la Duchesse avec Piscatory, qui avait amené chez elle, en Touraine, le jeune Thiers, rencontré six ans plus tôt par Talleyrand, chez le banquier Laffitte.

On a souvent prétendu que la Duchesse de Dino avait préparé et même « financé » la révolution de Juillet. Elle ne l'avait, en tout cas, pas prévue, puisque, de Valençay, le 15 juin 1830, elle avait confié à Barante : « Je ne pense pas aller à Paris avant le 1<sup>er</sup> septembre. Si M. de Talleyrand trouve que dans le mois d'août il n'y a rien à faire pour la Chambre des Pairs, il viendra le passer chez moi (à Rochecotte) ». La même lettre fait justice de la fable suivant laquelle elle aurait fourni des fonds au journal de Thiers. Elle constate, en effet : « Je suis contente de ma santé. Je ne le suis pas de mes affaires. L'Oder a occasionné de si horribles dommages en Silésie..... que nous sommes réduits à une gêne positive pour plusieurs années. Heureux ceux qui ne seront pas complètement ruinés ! »

Au surplus, Thiers, Mignet et Carrel ne manquaient pas d'argent pour la fondation du *National*. Thiers écrivait même, le 26 décembre 1829, au Baron Cotta (son patron de *La Gazette d'Augsbourg*) qu'il avait eu beaucoup de mal à lui trouver une demi-action car : « on en demandait trois fois plus qu'il n'y en avait. (1) »

Ne prenons donc pas au sérieux l'affirmation de Stendhal à Sutton-Sharp (10 janvier 1830) (2) déjà démentie par Chateaubriand : « La note amusante : MM. Thiers, Mignet, Stapfer, traducteur de Goethe, et Carrel, officier, ont fondé *Le National*, jusqu'ici assez plat. Ils y mettent tout leur petit avoir, et M. de Talleyrand,

(1) Marquant : *Lettres de Thiers au Baron Cotta*, 1959, p. 52.

(2) Correspondance de Stendhal. Préface Barrès. 1908. T. II, p. 520. Stendhal détestait Talleyrand et, dans une lettre du 5 août 1822, à M. Stritch, il l'appelait « l'homme de France qui a le plus d'esprit et les passions les plus viles ».

le reste. Les beaux yeux de Mme la Duchesse de Dino inspirent M. Thiers ». Retenons seulement les mots suivants : « Elle est plus amoureuse que jamais de M. Piscatory ».

De cet amour, que restait-il quelques mois plus tard quand, le 30 septembre, elle rejoignait Talleyrand à Londres ? Lui, du moins, n'oubliait pas si vite la mère de la petite Dorothée-Antoine puisque, le 5 mars 1831, il exigeait de Henry de Latouche, responsable de *Figaro*, une réparation par les armes.

La révolution n'avait pas été sans conséquence sur le journal. Victor Bohain, son jeune propriétaire, avait été nommé préfet de la Charente. H. de Latouche qui, du 26 au 30 juillet : « avait pris plume de libéral et fusil de bourgeois » ; qui avait rédigé avec Thiers la protestation contre les Ordonnances et vu tomber auprès de lui le jeune Georges Farcy, assumait, en fait, la direction du journal.

Le borgne, ami de Marceline Desbordes-Valmore, l'éditeur de Chénier, avait 46 ans, la figure énergique, les lèvres minces, la taille replète. Sainte-Beuve ne le trouvait pas beau, mais lui reconnaissait « une voix de Sirène ». La Baronne Dudevant (qu'il venait, au mois de janvier, d'introduire à la Vallée-aux-Loups) parlera de « son œil de feu ». Il détestait Talleyrand et le recueil de « mots » inventés et d'anecdotes imaginaires, qu'il avait publié, en 1829, sous le titre d'*Album perdu*, n'a pas fini d'alimenter la verve des chroniqueurs contre le « Directeur de Conscience » de la Révolution et même contre son épouse.

Quand Piscatory lui demanda raison de l'article anonyme paru dans *Figaro* du 4 mars, il ne fit aucune difficulté pour s'en reconnaître l'auteur. Quelques jours plus tard, le 15 mars (1), une longue lettre (à Henry Beyle), de Prosper Mérimée, indigné de la nomination de Bohain, et de la croix de Fontan, dont on disait qu'il avait plus de prison que de talent, racontait ainsi la rencontre : « Votre ami Latouche s'est battu l'autre jour contre un galant chevalier, souteneur de l'honneur des dames. Voici à quelle occasion : M. de Colline Ronde (Montrond) étant dernièrement en Angleterre, s'amusa à persuader au fils de Lord Palmerston qu'il convenait qu'un jeune homme comme lui eût une femme comme la Duchesse de *10 no* et qu'il allât de l'avant... Le dandy... fut égratigné et repoussé avec perte de la moitié de ses cheveux et lacération de son nez. Et Méphistophélès Colline Ronde de rire. Latouche a raconté

(1) Et non le 15 Mai, comme transcrit par erreur Henri Malo. *Le beau Montrond*. 1926 p. 206.

cela dans *Le Figaro*, mal selon moi, trop obscurément et inintelligiblement pour la province. Cela n'a pas empêché M. Piscatory de prendre fait et cause pour la dame vertueuse, et de tirer un coup de pistolet à Latouche qui a déchargé le sien en l'air. Heureusement qu'il n'a pas tué son témoin. Les deux ennemis sont tombés dans les bras l'un de l'autre, et les témoins émus s'essuyaient les yeux avec leurs mouchoirs. Latouche a promis de dire d'une manière gentille que Mme de 10 *no* était une honnête femme, point p... ». Le récit de Mérimée prenait avec la vérité de trop grandes licences. La prétendue scène du 24 février avec le « Lord égratigné » ne représentait qu'une partie de l'article du 4 mars. Ce que Piscatory en avait jugé insultant, c'était ces prétendus conseils d'un ami à la nièce de Talleyrand : « Une réputation de femme n'est pas de granit. Vous avez, par une insouciance blâmable, laissé quelque peu ébrécher la vôtre. A Paris, le mal n'est rien, mais à Londres, sanctuaire d'une chasteté sauvage, asile d'un puritanisme farouche, il en serait autrement ».

Quant au duel lui-même, Piscatory en fera, plus tard, le récit inédit suivant à Mlle Pomaret : « Je n'ai pas choisi les armes, j'ai pris celles de mon adversaire ; je l'ai laissé tirer et ce n'est qu'au second coup que j'ai cherché à me défendre. Tout cela serait fort ennuyeux, fort ridicule, fort déplacé à conter ; mais je puis vous affirmer que je n'ai été blâmé par personne ».

A l'époque de ces confidences, *Figaro* avait cessé de paraître. Piscatory, député de Chinon depuis 1831, se prononçait énergiquement en faveur du maintien de l'occupation française en Algérie. Il s'app préparait à épouser la fille aînée du général Foy, dont Thiers avait écrit au Baron Cotta : « C'était notre plus grand orateur depuis la révolution ».

Au mois d'août 1834, Talleyrand quitta Londres, laissant à M. de Bacourt la charge des affaires du Roi. Le mois suivant, à Thiers, devenu ministre, la Duchesse de Dino écrivait : « Rendez-moi le plus personnel des services... Protégez M. de Bacourt au Conseil... C'est ma propre affaire et je n'en ai guère en ce monde par laquelle je puisse être plus atteinte ».

Les sabres de 1815 étaient rentrés au fourreau. La fumée des pistolets de 1831 s'était dissipée. Clam et Piscatory étaient oubliés. Le sage Bacourt avait vu naître enfin le grand amour auquel, jusqu'à la mort, il restera fidèle.

MICHEL MISSOFFE.